

BLANCHE ET ISOLIER

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR M. THÉODORE ANNE, ^K

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉÂTRE DU
VAUDEVILLE, LE 9 OCTOBRE 1824.

.....
PRIX : 1 FR. 50 CENT.
.....

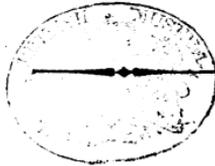


PARIS ,
CHEZ QUOY, LIBRAIRE,
ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉÂTRE,
Boulevard Saint-Martin, N^o. 18 ;
ET CHEZ BARBA , LIBRAIRE , PALAIS - ROYAL.
1824.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

Le Comte GÉRARD , père de Blanche. M. GUILLEMIN.
ISOLIER , jeune chevalier , parent du
Comte M. ARMAND.
ADALRIC , chevalier. M. FEDÉ.
BERTRAND , fou d'Adalric M. LEPEINTRE j^e.
BLANCHE , fille du comte. . M^{lle}. PAULINE-GEOFFROY.
ISAURE , suivante de Blanche. . . . M^{lle}. HUBY.
Chevaliers et Dames de la suite du comte et de sa fille.



La scène se passe en 1439, sous le règne de Charles VII, et dans le château du comte Gérard.

Tous les exemplaires non revêtus de la signature de l'Éditeur, seront réputés contrefaits.

IMPRIMERIE DE HOCQUET,
Rue du Faubourg Montmartre, n. 4.

BLANCHE ET ISOLIER

VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le Théâtre représente un Appartement antique, dont le fond ouvert, laisse apercevoir un jardin.

SCÈNE PREMIÈRE.

ISAURE, BERTRAND.

ISAURE.

A te voir revêtu d'un costume aussi riche, sais-tu, mon cher Bertrand, qu'on te prendrait au moins pour un sénéchal, et non pour le fou d'un grand seigneur.

BERTRAND.

Serais-je donc, ma chère Isaure, le premier personnage dont l'habit aurait fait tout le mérite... connais-en mieux la vertu.

Air : Vaud. de l'Homme vert.

D'un habit la seule élégance
Vous donne un immense crédit ;
D'un sot, couvrant la suffisance,
Il en fait un homme d'esprit ;
Ce fat, que partout on encense,
Et qu'un fol orgueil éblouit,
Prend pour lui seul la révérence
Que l'on adresse à son habit.

ISAURE.

Dieu me pardonne, ce sont des sentences.

BERTAND.

Sans doute... dire tout ce que je pense, attaquer les sots,

démasquer les hypocrites, lancer hardiment mes épigrammes, sans rien craindre, ne reconnaître personne à l'abri de mes traits, attaquer les petits comme les grands, les prudes comme les coquettes, risquer un quolibet, pour masquer une vérité souvent trop hardie, censurer les uns et amuser les autres, voilà l'histoire de ma vie.

ISAURE.

Eh bien ! tu ne dois pas manquer d'occupation.

BERTRAND.

Oh ! je t'en répoonds... ceux qui n'osent se fâcher de mes sarcasmes, se contentent de m'appeler fou... Heureusement je ne le suis que de nom...

Air de facture du premier Prix.

Aller, venir, passer gaîment ma vie,
 Rire de tout, voilà quelle est ma loi,
 Combien de gens censurent ma folie,
 Sans réfléchir qu'ils sont plus fous que moi.
 Cet intrigant, fier d'une belle place,
 Qui rêve encore un rang plus élevé,
 Ne pense point qu'un moment de disgrâce,
 Peut le remettre où le sort l'a trouvé.
 Bien plus heureux, sans soucis et sans brigue,
 Moi, dans mon rang, je me trouve très bien,
 Je ne crains point les efforts de l'intrigue,
 Qu'envirait-on à celui qui n'a rien.
 Fièvre d'amour est bien autre folie,
 On n'en guérit qu'après de longs tourmens,
 Fièvre d'hymen produit la jalousie,
 Mais nos maris presque tous sont prudents.
 Tu peux m'en croire, hélas ! dans ce bas monde,
 Chacun aurait besoin d'une leçon ;
 Sur son voisin, souvent le voisin fronde,
 Et tous les fous nous prêchent la raison.
 Cet homme heureux, qui rêve la richesse,
 Ce financier qui court après l'esprit,
 Cet élégant qui vante sa maîtresse,
 Ce grand seigneur qui promet son crédit.
 Cette coquette, à qui le poids de l'âge,
 Ne peut ôter l'espoir de nous charmer,
 Et qui malgré les ans et leur ravage,
 Se croit encore faite pour enflammer ;
 Ce parvenu, dont l'altière impudence,
 Pour le présent dédaigne le passé,

Ne sont-ils pas tous atteints de démence ,
Pourtant ces gens m'appellent insensé. . .
Aller, venir , passer gaiement ma vie ,
Rire de tout , voilà quelle est ma loi ;
Tu le vois bien , tel blâme ma folie ,
Sans réfléchir qu'il est plus fou que moi.

ISAURE.

Ah ! çà , reviens-tu toujours amoureux ?

BERTRAND.

Je ne te dirai pas que je le suis comme un fou... dans ma position , cela n'aurait rien d'extraordinaire... mais tu verras...

ISAURE.

Je suis bien obligée de profiter de ce moment-ci pour t'interroger... Depuis ton arrivée , c'est à qui s'emparera de toi , pour savoir ce qui t'est survenu pendant ta longue absence. Et ton maître ..

BERTRAND.

Est plus épris que jamais des charmes de notre jeune comtesse Blanche.

ISAURE.

Et Isolier ?

BERTRAND.

C'est un joli cavalier maintenant... tu verras comme il a profité... Il ira loin s'il continue... à peine âgé de dix-neuf ans , il est déjà cité par sa vaillance , et s'il veut s'en donner la peine , et écouter mes conseils , il pourra devenir aussi redoutable en amour qu'il l'est dans les combats. Cependant il a un fond de chagrin , c'est sûr , et il serait épris de quelque noble dame que ça ne m'étonnerait pas... Je me connais en tendresse... mais voici le père de ta jeune maîtresse , le comte Gérard.

ISAURE.

Ah ! çà , il est donc écrit que je ne pourrai jamais avoir une conversation tout entière avec toi.

BERTRAND.

Que veux-tu?... si la fatalité s'en mêle.

SCÈNE II.

LE COMTE , ISAURE , BERTRAND.

LE COMTE.

C'est toi, maître fou? que dit ta marotte ce matin?

BERTRAND.

Votre seigneurie étant le premier personnage que je rencontre, je n'ai trouvé encore matière à aucune réflexion... mais il faut espérer qu'ici les sujets ne manqueront pas. Il serait par trop dur de rester long-tems dans l'inaction, et tout ce qui vous entoure, monseigneur, ne souffrira pas un pareil scandale.

LE COMTE.

Tu fronderas donc toujours?

BERTRAND.

Que voulez-vous? encore si cela corrigeait le ridicule.

Air : du premier prix.

Fronder est une loi commune,
Chaque instant nous le prouve assez,
Mais sur les honneurs, la fortune,
Les traits arrivent émoussés.
J'espère que sur la sottise,
On a parlé, crié, pesté,
Et les sots, quoique l'on en dise,
Sont toujours en majorité.

LE COMTE.

Bien répliqué... Parbleu, j'ai envie de te charger de faire l'épithalame pour le mariage de ma fille...

ISAURE.

Il ne s'en tirerait peut-être pas plus mal qu'un autre.

LE COMTE.

Isaure répond du fou Bertrand.

ISAURE.

Sans doute, mon seigneur, puisqu'elle l'épousera si c'est votre bon plaisir.

LE COMTE.

Comment donc!

BERTRAND.

Oui, Isaure, mais il faut attendre encore un peu.

ISAURE.

Attendre... attendre... figurez-vous, monseigneur, que c'est là son refrain favori.

Air : de l'Opéra-Comique.

Je ne conçois pas qu'aujourd'hui,
D'attendre encore il me propose,
Depuis trois ans, moi comme si
J'avais, hélas ! fait autre chose ;
Trois ans d'attente, sans détour,
C'est trop, je ne puis m'en défendre,

(*Mettant la main sur son cœur.*)

Et je sens là que mon amour
N'a plus le tems d'attendre.

LE COMTE, *souriant.*

Ce n'est pas la faute de Bertrand, s'il a été absent si longtemps avec ton maître ; mais rassure - toi... je te marierai le même jour que ma fille.

ISAURE, *sautant.*

Ah ! si nous pouvions signer ce soir...

BERTRAND.

Je vais, monseigneur, m'occuper de ce que vous me demandez. Le futur doit être quelque riche et puissant chevalier, beau, jeune, bien fait, aimable, en un mot, doué de tous les avantages... Ces grands seigneurs sont tous comme cela, et il n'aurait pas ces qualités que je les lui donnerais.. La poésie ne vit que de fiction... J'ai justement votre affaire sur mes tablettes. Mais j'aperçois mon maître.

LE COMTE, *à Isaure et Bertrand.*

Laissez - nous... (*à Bertrand*) toi, n'oublie pas ma demande, je n'oublierai pas la récompense.

BERTRAND.

Monseigneur, les fous ne travaillent pas par intérêt.

ISAURE, *à part à Bertrand.*

La récompense... c'est notre mariage.

BERTRAND, *à part.*

C'est possible.

ISAURE, à part.

Comment, si c'est possible... c'est sûr.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

LE COMTE, puis ADALRIC.

LE COMTE, à part.

Ce drôle n'est pas sans esprit, et sa prétendue folie me semble un masque dont il se sert pour couvrir sa manie satyrique.

ADALRIC.

Je vous cherchais, seigneur ; pardonnez à mon impatience, mais un amant, surtout à mon âge, ne rêve que le bonheur, et les espérances que je dois à vos bontés...

LE COMTE.

Vous aimez donc bien ma fille ?

ADALRIC.

En douter, seigneur, ce serait me faire une mortelle injure.

LE COMTE.

Adalric, vous savez nos conditions... votre demande m'honore ; votre naissance, votre fortune, l'amitié qui me lie à votre père, tout vous rend digne d'aspirer à la main de ma fille.

ADALRIC.

Souffrez donc que j'ose solliciter de sa bouche même, l'aveu qui doit faire mon bonheur.

LE COMTE.

Je vous y autorise ; mais je crains un peu pour vous.

ADALRIC.

Et quel est donc, je vous prie, l'objet de cette crainte ?

LE COMTE.

Le bruit de vos aventures galantes est venu jusqu'ici, vous le savez, les trouvères de notre province les ont célébrées dans leurs tensons, et ces tensons ont été répétés dans nos châteaux.

ADALRIC.

Se pourrait-il que l'adorable Blanche pensât trouver,

dans des récits souvent exagérés, le gage d'un douloureux avenir.

LE COMTE.

Non, du moins je l'espère. Il s'agit d'une simple prévention, que vous détruirez, sans doute, et je suis d'autant plus disposé à vous excuser, que cette légèreté, que cet amour des belles est l'histoire de tous nos preux chevaliers.

Air : de Romagnésie.

Au champ d'honneur quelle ardeur nous enflamme;
 Quand on se bat pour un être adoré !
 Servir son prince, et défendre sa dame,
 Pour tout Français c'est un devoir sacré.
 Oui, le désir qu'exprime en son envie,
 Tout preux-guerrier par l'amour transporté ;
 Après l'honneur de venger sa patrie,
 C'est d'obtenir le cœur de la beauté.

ADALRIC.

Ah ! si, jusqu'à présent, j'ai couru de beautés en beautés, si changeant à chaque instant de devises et de couleur, mon bras a fait triompher dans maints tournois les noms de tant de nobles dames, c'est que le moment d'aimer véritablement n'était point encore arrivé. Mais j'ai vu votre adorable fille, et je suis fixé pour toujours.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, ISOLIER.

LE COMTE.

Allons, vous plairez, je l'espère. (*Apercevant Isolier.*) Approchez, Isolier, votre présence n'est jamais de trop ici... venez prendre part au bonheur que j'espère vous annoncer bientôt... Oui, si le plus cher de mes vœux est exaucé, Adalric sera l'heureux époux de ma fille.

ISOLIER.

De ma cousine... (*à part.*) Quelle affreuse nouvelle !

LE COMTE.

Sans doute, de votre cousine... qu'a donc cet événement de si extraordinaire.

Bla nche.

ISOLIER.

Mais , seigneur , rien sans doute que de bien naturel . . .
(*tristement.*) et je m'en réjouis.

LE COMTE , à *Adalric.*

Je vous quitte et vais disposer ma fille à vous attendre.

Air : *Mon cœur à l'espoir s'abandonne.*

Par vous augmenter ma famille,
Voilà l'objet de tous mes vœux !
Obtenez le cœur de ma fille.

ISOLIER , à *part.*

Hélas ! suis-je assez malheureux.

ADALRIC.

Dites-lui bien , je vous supplie,
Qu'heureux de vivre sous sa loi !
Je veux l'aimer toute la vie . . .

ISOLIER , à *part.*

L'aimera-t-il autant que moi.

LE COMTE.

Par vous augmenter ma famille,
Voilà l'objet de tous mes vœux !
Obtenez le cœur de ma fille,
Je n'en serai que plus heureux.

ISOLIER , à *part.*

Ensemble.

Dans son cœur l'espérance brille,
Tout s'arrange au gré de ses vœux !
Du comte il obtiendra la fille,
Hélas ! suis-je assez malheureux.

ADALRIC , au *Comte.*

Dans mon cœur l'espérance brille,
Est-il un destin plus heureux !
Etre l'époux de votre fille,
Voilà l'objet de tous mes vœux.

Le Comte sort.

SCÈNE V.

ADALRIC, ISOLIER.

ADALRIC.

Allons , le père est pour moi , et avec un peu d'adresse ,
il faudra bien que Blanche pense comme son père . . . (*aper-*

cevant Isolier qui paraît plongé dans une profonde rêverie.) Eh bien!.. Ah ça! mon cher Isolier, qu'avez-vous donc?... pourquoi cette tristesse subite qui s'est emparée de vous depuis notre retour dans ce château?... n'êtes-vous donc plus ce page si hardi près de toutes les femmes, ce chevalier qui m'a toujours disputé avec le prix de la bravoure, celui de l'inconstance et de la légèreté.

ISOLIER.

Ah! mon cher Adalric...

ADALRIC.

Quel ton lamentable... je gage que vous pensez toujours à cette belle inconnue pour laquelle vous soupirez depuis si long-temps, et dont vous n'avez jamais voulu nous déceler le nom et le rang.

ISOLIER.

Il est vrai.

ADALRIC.

Scrait-elle infidelle?

ISOLIER.

J'en ai peur.

ADALRIC.

Il faut vous en assurer.

ISOLIER.

Comment? puisque je n'ai pas osé lui dire encore que je l'aimais.

ADALRIC.

Vrai... Oh! par exemple, mon cher ami, à quoi pensez-vous? vous ne m'aviez pas habitué à vous voir cet excès de timidité.

ISOLIER.

Auprès des autres femmes j'étais plus hardi, parce que ce n'était point l'amour qui me conduisait à leurs pieds... je les trouvais jolies, je brûlais de leur dire ce que j'éprouvais, d'obtenir un retour souvent aussi passager que mon ivresse; mais ici ma position est bien différente.

ADALRIC.

Oh! vous aimez sérieusement, à ce qu'il paraît?

ISOLIER.

Adalric, elle est si belle?

ADALRIC.

Raison de plus pour parler.

ISOLIER.

Mais puisque je n'ose pas . . . Ah ! s'il ne s'agissait que de me déclarer auprès de toutes les femmes de ce château.

ADALRIC.

Et vous venez de quitter la cour de Charles VII, si renommée par sa galanterie . . . Songez donc, mon cher, que vous aller faire rétrograder l'amour.

ISOLIER.

Chevalier, vous parlez bien légèrement de ce sentiment si noble et si profond, de ce sentiment qui, lorsqu'il repose sur un être digne de nos respects, élève l'ame et fait les grands hommes.

Air : *Nouveau de Doche.*

Oui, de l'amour, j'entends souvent médire ;
 Hommes ingrats, bien loin de le blâmer,
 Reconnaissez plutôt son noble empire,
 Et livrez-vous au doux plaisir d'aimer.
 Source d'honneur et souvent de génie,
 Ce Dieu préside aux plus nobles travaux !
 Tel qui jamais n'eût servi sa patrie,
 Doit à l'amour le surnom de héros.
 Il redoutait les dangers, les alarmes,
 Il frémissait au seul aspect d'un camp !
 L'amour le guide, il a saisi les armes,
 Et des hasards il revient triomphant.
 Loin d'avoir pu m'élancer dans la lice,
 Si par l'amour, je n'étais adopté,
 On me verrait encor page novice,
 Au dernier rang, parmi tous rejeté.
 Naguère enfin, maître de nos murailles,
 Lorsque l'Anglais voulait nous asservir,
 Charles éloigné du séjour des batailles,
 Sur ses dangers cherchait à s'étourdir.
 Du pauvre en vain on dévastait le chaume,
 Au sein des bals, dans sa frivolité,
 Charles riait, et jamais un royaume
 Ne se perdit avec plus de gaieté :
 Pour réveiller ce roi, dont l'indolence,
 Vers le plaisir se laissait diriger ;

En vain ses preux , modèles de vaillance ,
A chaque instant lui montraient le danger !
Il résistait , Agnès parle , il s'élançe ,
Dans les combats il va porter l'effroi ;
A son aspect l'Anglais fuit et la France
Avec ivresse a reconnu son roi !
Telle est chez nous la puissance des femmes ,
Que quelque attrait , que l'on donne aux lauriers ,
Si la bravoure était moins chère aux dames ,
On compterait moins d'illustres guerriers.

ADALRIC.

· Tout cela est fort bien , mais croyez-moi , Isolier.

Air : *Restez , restez troupe jolie.*

Devenez un peu moins timide ,
Car c'est un tort , moi dieu merci ;
Par le contraire , je me guide ,
Cela m'a toujours réu-si.
Je ne craignais point de disgrâce ,
Je sais qu'en amour , la beauté
Nous en veut moins de notre audace ,
Que de notre timidité.

ISOLIER.

Mais jusqu'à présent j'ai suivi cette marche.

ADALRIC.

Eh bien ! il faut continuer ; vous avez tant de moyens pour plaire... un homme à peine âgé de 19 ans, et que l'on cite partout pour sa valeur, que le Roi lui-même a daigné recevoir chevalier, et devant qui les Anglais ont fui constamment, un homme qui n'a jamais paru dans un tournoi sans en sortir vainqueur, et dont la discrétion est aussi exemplaire que la fidélité... quelle femme pourrait vous résister ? Déclarez-vous ; si l'on vous repousse, pressez, priez, pleurez même, s'il le faut.

ISOLIER , *étonné.*

Pleurer !

ADALRIC.

Eh bien ! oui , pleurer.

ISOLIER.

J'avoue que ce moyen ne m'était pas encore connu.

ADALRIC.

Vous ne savez pas pleurer à volonté ?

ISOLIER.

Du tout.

ADALRIC.

Tant pis, il faudra apprendre... c'est encore un moyen de séduction... les larmes, mon cher, il n'y a rien au-dessus de cela... Si vous saviez combien de fois cela m'est arrivé.

ISOLIER.

A vous ?

ADALRIC.

Oui, à moi ; mais on vient... votre belle est sans doute parmi la suite de Blanche.

ISOLIER.

Avec elle, oh ! oui.

ADALRIC.

Voyons, son nom...

ISOLIER.

Est un mystère que je ne puis vous révéler.

ADALRIC, à part.

Toujours discret ; que de défauts à corriger en lui... sa réserve pique ma curiosité.

ISOLIER, à part.

Allons, du courage.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, BLANCHE, LE COMTE, ISAURE,
BERTRAND, Suite.

CHŒUR.

Air : de *Doche*.

De notre jeune souveraine,
Célébrons ici les attrait !
Sous ses lois, elle nous enchaîne
Par ses vertus et ses bienfaits.

LE COMTE.

Je vous sais gré, mes amis, des marques d'attachement que vous donnez à ma fille, et tout mon bonheur est de la voir chercher à se rendre encore plus digne de cet amour.

BLANCHE, *aux deux chevaliers.*

Eh bien, chevaliers, comment vous trouvez-vous du séjour de ce château ?

ADALRIC.

Il serait difficile, madame, de ne pas se plaire dans les lieux que vous embellissez de votre présence.

BLANCHE.

Air : *Recevez les clefs de ses portes.* (Des clefs de Paris.)

De ces beautés, qu'offre la cour de France,
L'essaim brillant ne paraît point ici !
Point de plaisirs, et partout le silence !
Or, le silence est voisin de l'ennui.

ADALRIC.

Non, tout en ce séjour, madame,
De vous sait nous entretenir !
Et quand l'amour vient occuper notre âme,
L'ennui ne peut pas survenir.

LE COMTE, *à Adalric.*

A merveille !

BLANCHE.

Et vous, Isolier, vous gardez le silence.

ISOLIER.

Ma cousine... (*à part.*) A son aspect, toute ma résolution m'abandonne.

ADALRIC, *au Comte.*

Seigneur...

LE COMTE.

Je vous entends... (*à sa fille.*) Blanche, je vous ai fait part de la demande du chevalier Adalric, c'est à vous à lui répondre ; mais la présence de tant de personnes pourrait vous intimider, et d'ailleurs...

Air : *de Romagnési.*

On est bien craintive à votre âge,
Et l'on hésite à s'exprimer,
Aux vœux d'un preux plein de courage,
Répondez, pourrez-vous l'aimer ?..
Surtout, parlez sans nul mystère,

De moi n'ayez nulle frayeur,
A la douce amitié d'un père,
Sans crainte, obéissez, marchère,
Je ne veux que votre bonheur.

Je vous laisse: Isolier, suivez-nous.

CHOEUR, reprise.

De notre jeune souveraine, etc.

(Tous les personnages sortent à l'exception d'Adalric et de
Blanche, qui suit Isolier des yeux.)

SCÈNE VII.

ADALRIC, BLANCHE.

ADALRIC.

Ah! madame, se pourrait-il que l'heureux Adalric, pût
se flatter de vous inspirer quelque intérêt.

BLANCHE.

Chevalier, vos qualités votre naissance, le rang qui vous
distingue, tout parle en votre faveur, mais votre légèreté
est si grande...

ADALRIC.

Ah! madame, repoussez ce soupçon injurieux, si vous
me connaissiez davantage...

Air :

Soumis à votre caractère,
En tout je m'y conformerai,
Toujours empressé de vous plaire,
A vos ordres j'obéirai.

BLANCHE.

Ce langage est fort beau, je pense, (bis.)
Mais je m'en défie, entre nous, (bis.)
Ce que l'amant promet d'avance,
Serait-il tenu par l'époux ?

ADALRIC.

Quelle idée vous faites-vous donc du mariage? rassurez-
vous de grâce, un mari n'est point un tyran; croyez à un
avenir plus flatteur. Depuis trois ans je vous aime, l'absence
n'a rien pu sur mon amour, et vous vous offririez pour la

première fois aujourd'hui, à mes regards, madame, que cet amour ne serait ni moins vif, ni moins sincère.

BLANCHE.

Quoi ! il naitrait si brusquement ?

ADALRIC.

Oui, madame.

BLANCHE.

Chevalier, vous exagérez trop pour être sincère : ..

ADALRIC.

Croyez ...

BLANCHE.

Vous chercherez peut-être à me persuader que je suis la seule femme que vous puissiez aimer.

ADALRIC.

Oui, madame, connaissez mieux le cœur d'un franc et loyal chevalier.

Air : *Des devoirs de la Chevalerie.*

Auprès de nous, de la galanterie
Chaque beauté peut invoquer les lois,
Mais notre amour n'est que pour une amie,
Notre respect pour toutes à la fois.
Sur cet aveu, ne formez aucuns doutes,
Oui chaque femme à nous peut se fier,
N'en servir qu'une, et les défendre toutes,
Voilà quel est le serment du guerrier.

BLANCHE.

Il est impossible de se tirer plus adroitement d'une question indiscrete. Au reste, le lien que mon père desire voir se former entre nous, est trop important pour ne pas donner matière à quelque réflexion; vous ne trouverez donc pas étonnant, j'espère, que sans répondre positivement encore à votre demande, j'ose vous prier de me permettre d'attendre quelque temps.

ADALRIC.

Si c'est une épreuve que vous desirez faire sur mon amour, madame, elle ne m'inspire aucune terreur; ma flamme est trop vive et trop pure, pour pouvoir s'altérer ou s'éteindre, mais de grâce; quel terme assignez-vous à ma souffrance.

Blanche.

BLANCHE.

Je ne sais , votre conduite décidera cette question.

ADALRIC.

Allons , avec toute mon impatience , ne me voilà guères plus avancé que ce pauvre Isolier.

BLANCHE.

Que voulez-vous dire ?

ADALRIC.

C'est une histoire toute entière . . . celui-là , par exemple , je vous le donne pour le phénix des amans présens , passés et futurs , il est d'un platonisme effrayant. Figurez-vous , madame , que depuis quatre ans , il est amoureux , et qu'il n'a pas encore osé le dire à sa belle.

BLANCHE.

En vérité.

ADALRIC.

Voilà qui est fort , n'est-il pas vrai ? c'est ce que je lui ai dit , et j'avoue que je lui croyais plus de hardiesse . . . mais je m'aperçois que cette conversation m'entraîne loin du but que je m'étais proposé d'atteindre. Je vous laisse , heureux si votre bouche daigne prononcer bientôt une décision , dont mon cœur ait lieu de s'applaudir. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

BLANCHE , seule.

Isolier aimerait . . . ah ! si mon cœur ne me flattait pas d'une fausse espérance , si j'étais l'objet de son choix.

Air : du Billet de Loterie.

Depuis quatre ans , modèle de constance ,
Ce jeune preux est fixé sans retour ,
Et les exploits de sa haute vaillance ,
On les doit tous au plus ardent amour.

2^{me} COUplet.

S'il m'adorait , si cette ardeur extrême ,
A mes genoux s'exprimait sans détour :
S'il me disait : Blanche , c'est toi que j'aime . . .
J'aurais grand' peur de l'aimer à mon tour.

C'est lui.

SCÈNE IX.

BLANCHE, ISOLIER.

ISOLIER, à part.

Voici l'instant de parler.

BLANCHE.

Eh bien ! Isolier, pourquoi ne pas approcher ?

ISOLIER, s'approchant.

Ma cousine (à part.) Quel embarras !

BLANCHE.

On prétend que vous aimez... c'est sans doute à la cour du roi Charles, que cet amour sera survenu ?

ISOLIER.

Non, ma cousine.

BLANCHE.

Vous m'étonnez... quoi, parmi toutes les beautés réunies auprès d'Agnès, aucune n'a pu toucher votre cœur ?

ISOLIER.

J'aimais auparavant.

BLANCHE.

Et... le nom de cette noble damoiselle.

ISOLIER.

Son nom... permettez-moi de le taire, je n'ai plus l'espoir d'être aimé.

BLANCHE.

Craindriez-vous qu'un autre...

ISOLIER.

On la marie.

BLANCHE, à part.

C'est moi... (haut.) habite-t-elle ce château.

ISOLIER.

Oui, c'est ici également qu'elle m'apparut pour la première fois.

BLANCHE.

Pour la première fois.

ISOLIER.

Je venais d'être présenté au comte votre père, et en ma qualité de page, je l'accompagnai le soir au cercle de son illustre épouse. Là, je vis une jeune damoiselle à peu près de mon âge; son air plein de candeur, sa beauté, tout décida ma défaite (*Blanche fait un mouvement, Isolier reprend plus timidement.*) Trop craintif pour oser parler, je renfermai dans mon cœur le secret de cet amour, mais il m'éleva au-dessus de moi-même, il me fit sentir que pour être digne d'elle, il fallait parcourir une carrière d'honneur et de gloire. Dès-lors je n'eus point de repos que je ne fusse armé chevalier, que quelques exploits n'aient honoré ma vie, soit dans les combats, soit dans les tournois, et que je ne l'eusse fait proclamer la plus belle; l'amour a doublé mon courage, j'ai réussi dans cette noble entreprise.

BLANCHE.

Sans doute elle sait tout ce que vous avez fait pour la mériter.

ISOLIER.

Non, ma cousine, mais si elle avait pu épier en secret ma conduite, lire au fond de mon cœur, j'ai échappé à toutes les séductions, son souvenir était un talisman contre l'inconstance.

BLANCHE.

Osez donc le lui dire.

ISOLIER.

Son aspect seul m'impose à un point.

BLANCHE.

Comment! aucun de ses regards.

Air : *C'était Renaud de Montauban.*

Ah! d'un regard peu content, si j'osais
Lui demander un retour doux et tendre,
Cèderait-elle à mes projets?

BLANCHE.

Tâchez de vous faire comprendre.

ISOLIER.

Par ce discours, dois-je me diriger?

BLANCHE, *timidement.*

Oui, votre amour, faites-le lui connaître,
Et vous serez plus avancé, peut-être,
Si vous osez l'interroger (bis.)

ISOLIER, *transporté et tombant aux pieds de Blanche.*

Eh bien! la timidité le cède à l'amour; apprenez donc que cette femme pour qui j'ai tout bravé, que cette femme, devant laquelle tremble un cœur, que l'aspect de l'ennemi n'a pu faire frémir que de courroux, c'est. . .

BLANCHE.

Eh bien!

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, BERTRAND *qui depuis un instant écoutait dans le fond, s'avance.*

BERTRAND.

Je vous demande mille pardons, mais je croyais trouver mon maître ici.

ISOLIER, *à part.*

Au diable l'important, pour le premier mouvement de hardiesse qui me prend, c'est avoir du malheur. Ah! Bertrand, je me vengerai sur Isaure.

BERTRAND, *à part.*

J'ai dérangé un tête à tête, c'est sûr; pauvre Adalric, vous êtes plus fou que moi.

ISOLIER.

Ma cousine, je vous quitte, et vais rejoindre mon oncle.

BLANCHE.

N'abandonnez pas encore tout espoir.

BERTRAND, *à part.*

C'est cela, en attendant mieux.

BLANCHE.

La dame que vous servez n'est peut-être pas aussi insensible qu'elle le paraît à vos yeux.

ISOLIER.

Je le désire, et n'ose l'espérer.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

BERTRAND, BLANCHE.

BERTRAND.

Parbleu , madame , je dois avouer que c'est un chevalier bien intéressant que le sire Isolier.

BLANCHE.

Tu crois...

BERTRAND.

Si je le crois , parbleu , j'en suis sûr... hardi près de toutes les femmes , timide auprès d'une seule...

BLANCHE.

D'une seule...

BERTRAND.

Près de la seule femme qu'il aime , c'est clair... près de vous...

BLANCHE.

De moi... maître fou.

BERTRAND.

Allez , madame , tout fou que je suis , j'ai bien vu que c'était vous qu'il aimait ; on parle du discernement des femmes , de leur tact en amour , je suis aussi fin qu'elles... depuis notre départ du château , l'amour du sire Isolier n'est plus un secret , pour moi , cependant , je n'en ai jamais a rié.

BLANCHE.

A quoi bon me fatiguer de cette plaisanterie.

BERTRAND.

Du moment où vous ne voulez rien apprendre , je me tais ; au fait , cela vous convient peut-être , il ne faut pas disputer des goûts.

BLANCHE , *souriant.*

Tu as raison... (*sérieusement.*) Quand à l'amour d'Isolier , j'ignore quel en est l'objet , et ne puis supposer que ce soit moi ; j'ai regardé ce que tu m'as dit comme une saillie de fou , et te prie dorénavant d'éviter de nouvelles suppositions , quelles que soient tes idées à cet égard.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XII.

BERTRAND, *seul.*

Elle est piquée , parce que j'ai tout deviné . . . Bertrand , mon ami , vous avez fait une sottise , heureusement ce n'est pas la première , et il est probable que ce ne sera pas la dernière... et mon très-honoré maître qui veut... que l'amour soit aveugle , c'est très-bien ; mais que la même infirmité pèse sur l'hymen , c'est très-mal . . . et pourtant , soit de gré , soit de force , ce mal est presque général , que faire ? courber la tête et se soumettre au joug du préjugé.

Air : Vaud. de la Robe et les Bottes.

Puisqu'il faut , dans le mariage ,
Que tôt ou tard on prenne rang ;
Au lieu de bruit et de tapage ,
Montrons un silence prudent.
Réglons-nous sur ces bons apôtres ,
Qui souffrent , sans être envieux ;
Que ce qu'ils ont fait chez les autres
Leur soit rendu plus tard chez eux.

SCÈNE XIII.

BERTRAND , ADALRIC.

ADALRIC.

Ah ! ah ! maître fou , te voilà les bras croisés , si tu savais ce qui t'arrive , tu ne saurais pas si tranquille.

BERTRAND.

Que voulez-vous dire , monseigneur ?

ADALRIC .

Ce que je veux dire , qu'Isolier est là , dans la grande galerie , qui lutine Isaure.

BERTRAND.

Isaure !

ADALRIC.

Elle fait une belle résistance , je dois en convenir , mais c'est égal , il en viendra à bout.

BERTRAND.

Ah! ça, mais c'est donc un démon que ce petit diable-là, et de deux.

ADALRIC.

Comment, il y en a une seconde?

BERTRAND.

Oui, monseigneur, il y en a une seconde, je pourrais même dire une troisième, car il a débuté ce matin par conter fleurette à la petite Claire.

ADALRIC, *gaiement.*

Comme il y va, mais c'est délicieux.

BERTRAND.

N'est-ce pas, monseigneur?

ADALRIC.

Mais ris donc aussi.

BERTRAND.

Comment donc, sans doute. (*à part.*) Nous allons voir tout-à-l'heure.

ADALRIC.

Et... est-il aimé?

BERTRAND.

Oui, monseigneur?

ADALRIC.

Tu sais le nom de cette dernière belle?

BERTRAND.

Oui, monseigneur.

ADALRIC.

Et c'est...

BERTRAND.

C'est la jeune comtesse.

ADALRIC.

Blanche!

BERTRAND.

Riez donc, monseigneur, c'est vraiment délicieux, n'est-il pas vrai? mais il ne faut pas que mes intérêts soient en danger, et je vole au secours d'Isaure. (*S'arrêtant et regardant.*) Je n'irai pas loin, car la voici qui fuit devant Isolier.

(25)

ADALRIC.

Isolier aimerait Blanche, et en serait aimé.

BERTRAND.

Je vais joliment lui parler à ce beau morsieur...

ADALRIC.

Non, il faut suivre cette aventure jusqu'au bout, retirons-nous à l'écart.

BERTRAND.

Comment, vous voulez que je voie de sang-froid...

ADALRIC.

Je te l'ordonne.

BERTRAND.

Au moins nous resterons à portée de tout voir, et de tout entendre.

ADALRIC.

Sans doute.

BERTRAND, *à part.*

Alors je ne risque rien... les voici.

(*Ils se retirent à l'écart.*)

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, *dans le fond*, ISAURE, ISOLIER.

ISAURE, *fuyant devant Isolier.*

Ah! ça, mais laissez-moi donc, qu'est-ce qui vous a pris si brusquement?

ISOLIER.

Je ne te croyais pas si cruelle.

ISAURE.

Cruelle, moi, par exemple... si c'est vrai... vous savez bien que j'aime Bertrand, ainsi...

ISOLIER.

Qu'est-ce que cela fait.

BERTRAND, *à part.*

Allons, il est déjà dans le bon chemin.

Blanche.

ISAURE.

Tiens, qu'est-ce que cela fait ; eh bien ! est-ce que vous croyez que Bertrand serait content , si...

BERTRAND, *à part.*

Par Dieu non , je ne serais pas content !

ISOLIER.

Donne-moi un baiser.

ISAURE.

Avant mon mariage !

ISOLIER.

C'est bien ce qui en fait le charme, le beau mérite de l'obtenir après.

BERTRAND, *à part.*

Il n'est pas mal mauvais sujet comme cela.

ISAURE.

Non , monsieur , vous ne l'aurez pas.

ISOLIER.

Eh bien ! je le prendrai.

ISAURE.

C'est ce que nous verrons (*se défendant.*) je vous préviens que je vais crier.

ISOLIER.

Air : *Quand toi sortir de la case.*

En vain Bertrand te préfère,
Cet hymen dépend de moi :
Si je n'y consens, ma chère,
Bertrand ne peut être à toi.

ISAURE.

Vous consentirez , j'espère.

ISOLIER.

Un baiser, si non, ma foi,
D'une autre il subit la loi. (*bis.*)

ISAURE.

En prendre une autre en mariage.

ISOLIER.

Pour un baiser je cède, eh bien !..
Puis à me taire je m'engage.

ISAURE, *parlant.*

A vous taire , bien vrai , et Bertrand lui-même.

ISOLIER.

Oh ! Bertrand surtout.

BERTRAND.

Elle capitule , je suis perdu !

ADALRIC.

Que vois-je ! Blanche.

BERTRAND.

Bon ! la scène va se changer.

(*Adalric entraîne Bertrand , ils disparaissent un instant.*)

ISAURE , *avançant et finissant le couplet.*

Au fait , on n'en saura rien.

ISOLIER.

Non , non , l'on n'en saura rien.

(*Au moment où il embrasse Isaure , Blanche paraît devant lui.*)

SCÈNE XV.

BLANCHE , ISOLIER , ISAURE , ADALRIC ET
BERTRAND *reparaissent dans le fond.*

BLANCHE.

A merveille !

ISAURE.

Madame !

ISOLIER , *à part.*

Ma cousine ! je me suis fait une jolie affaire avec ma vengeance contre Bertrand.

BLANCHE.

J'ai peine à croire ce que j'ai vu , je doute de ce j'ai vu.

ISAURE.

Madame , je vous assure.

BLANCHE.

Taisez-vous ?

ISAURE , *à part.*

Allons , je parie que voilà encore mon mariage retardé . . . faut-il que j'aie du malheur.

BLANCHE.

Voilà donc ce jeune homme si doux , si timide , ce jeune homme qui n'osait parler d'amour... c'est à une suivante qu'il adresse ses vœux , et moi qui me flattais...

Air : *Ma sœur et moi dans un naufrage.*

Vous changez , je change de même ,
Et d'un autre comblant l'espoir ,
Certaine que je suis qu'il m'aime ,
Je vais l'épouser dès ce soir.

ISOLIER , *à part.*

L'épouser , oh ! revers funeste !

BLANCHE.

Oui , je vais lui donner ma foi.
Ah ! jugez si je vous déteste.

ADALRIC , *dans le fond.*

C'est très-agréable pour moi.

BERTRAND.

Monseigneur , on vous épouse par dépit.

ADALRIC.

Tais-toi. (*Lui parlant bas.*) Et fais ce que je te dis.

BERTRAND.

Quoi , vous voulez , malgré tout...

ADALRIC.

Va ! te dis-je.

(*Bertrand sort.*)

SCÈNE XVI.

ADALRIC , BLANCHE , ISOLIER , ISAURE.

BLANCHE , *à Isaure.*

Quant à vous , mademoiselle , vous ne m'appartenez plus.

ISAURE.

Quoi ! madame. (*à part.*) M. le comte qui paraissait vouloir me marier , l'envie n'a qu'à lui en passer.

ISOLIER.

Ainsi donc , Adalric.

BLANCHE.

Oui, chevalier, il sera mon époux, c'est le vœu de mon père, et le mien.

ADALRIC, *s'avançant.*

Ah! madame, qu'ai-je entendu?

BLANCHE.

Quoi, seigneur, vous nous écoutiez!

ADALRIC.

Air : d' Aristipe.

Le seul desir d'exprimer mon ivresse,
Je l'avouerai, me ramenait ici :
Sans espérer qu'à ma vive tendresse
Vous daigniez répondre aujourd'hui.
Mais puisqu'enfin vous payez ma constance,
Ah! mon bonheur a commencé déjà.

BLANCHE, *à part.*

Je n'aurais pas ainsi parlé, je pense,
Si j'avais pu prévoir qu'il était là.

(On entend la ritournelle du chœur suivant.)

Mais quel est ce bruit?

ISAURE.

C'est M. le Comte et tous ses vassaux.

ISOLIER.

Mon oncle!

BLANCHE.

Mon père saurait-il déjà?..

ADALRIC.

Oui, madame.

ISAURE, *à part.*

Pauvre Bertrand! comment tout cela va-t-il tourner?

SCÈNE XVII.

TOUS LES PERSONNAGES, CHŒUR.

CHŒUR.

Chantons tous ce bonheur suprême,
Célébrons cet heureux hymen ;
Il est si doux à ce qu'on aime,
De pouvoir unir son destin.

LE COMTE, à *Adalric*.

Qu'ai-je appris, Chevalier ? dois-je ajouter foi aux dires de Bertrand ?

ADALRIC.

Oui, Seigneur, Isolier aime votre fille, et en est aimé... (*Surprise d'Isolier et de Blanche ; celle-ci veut l'interrompre ; il continue.*) Permettez, de grâce, Madame ; Comte, j'aurais été heureux de vous donner le doux nom de père, mais le bonheur de votre fille est l'objet constant de vos desirs... vous-même m'aviez imposé cette condition ; puis-je donc tenir sa main d'un moment de dépit, et par cet hymen assurer le malheur d'un homme que dans les camps j'ai nommé mon frère d'armes... Consentez, je vous supplie.

LE COMTE, à *Blanche*.

Pourquoi m'avoir fait, ce matin, un mystère de l'amour de votre cousin ?

BLANCHE.

Mon père, je ne l'ai connu qu'aujourd'hui.

LE COMTE.

Air : de *Turenne*.

Je ne voulais, pour époux de ma fille,
Qu'un chevalier dont le nom glorieux
Vint augmenter l'éclat de ma famille ;
(*Montrant Isolier.*)
En lui tout sait combler mes vœux.
(*Il lui prend la main.*)
Sur l'avenir de ma fille chérie
Je me confie à votre cœur ;
Car vous donner le soin de son bonheur,
C'est vous donner plus que ma vie.

ADALRIC, à *Bertrand*.

Eh bien ! que dis-tu de ma conduite ?

BERTRAND.

Je dis, Monseigneur, que vous êtes moins fou que je le craignais.

LE COMTE, à *Isaure*.

Isaure, nous allons signer le contrat de Blanche.

ISAURE, *saluant et prenant le bras de Bertrand.*
Grand merci, monseigneur.

BERTRAND.

Mais plus de baisers.

ISAURE.

C'était par amour pour toi.

BERTRAND.

Vraiment... eh bien ! soit, mais souviens-toi de la leçon.

VAUDEVILLE.

Air : Vaud. des Frères de Lait.

LE COMTE, à *Isolier.*

Pendant quatre ans votre rare constance
A du destin défié la rigueur :
Sur elle en vain fondant votre espérance,
Vous vous taisiez... Aux rêves du bonheur
Allait bientôt succéder la douleur.
Timidité sied fort à la jeunesse ;
Mais en amour elle est hors de saison.
Pour réussir près de gente maîtresse,
Soyez hardi, croyez-en ma leçon.

ADALRIC.

De ses attraits la jeune Hortense est fière,
Et leur pouvoir pourtant est contesté.
D'où vient qu'Eglé, moins belle, sait mieux plaire,
Et que d'amans un essaim transporté
Vante partout sa grâce et sa beauté ?
C'est que d'Eglé le charme, le sourire,
Décèle en tout un ange de raison.
Vous qui voulez nous plaire et nous séduire,
Jeunes beautés, suivez cette leçon.

BERTRAND.

Pauvre, ignoré, je vis dans la misère,
Disait, un jour, un enfant d'Apollon ;
Fais comme moi, lui répond un confrère,
Chante, mon cher, quelque riche en renom,
Au poids de l'or il paiera ta chanson.
Bientôt chez lui l'or coule en abondance ;
Hélas ! ses vers en sont-ils meilleurs ? non...
Mais seulement il n'aura pas, je pense,
De son confrère oublié la leçon.

ISAURE.

Un bon vieillard disait à bachelette :
 Claire ! Lucas vous cherche chaque jour ;
 Toujours il veut vous parler en cachette ;
 Mais s'il obtient l'aveu de votre amour ,
 Bientôt après il fuira sans retour .
 Ah ! je saurai , dit-elle , me défendre ,
 Et pour appui je prendrai la raison .
 Mais de Lucas un regard fut si tendre ,
 Que la pauvrete oubliâ la leçon .

ISOLIER.

En me voyant un air doux et timide ,
 Que de guerriers se répétaient tout bas :
 Trop jeune encor , l'audace en vain le guide .
 Si quelques faits ont illustré mon bras ,
 C'est que leur gloire a dirigé mes pas .
 Oui , si tu veux qu'on cite ta vaillance ,
 Disait mon père , imite le renom
 Des vieux guerriers dont s'honore la France ,
 Voilà , mon fils , la plus belle leçon .

BLANCHE , *au public.*

D'un jeune auteur près de vous interprète ,
 Puisse ma voix le servir aujourd'hui ;
 Puissé-je enfin n'être point indiscrete ,
 Et quand je viens vous implorer ici ,
 En sa faveur obtenir votre appui
 En retraçant un temps où de la France ,
 Comme aujourd'hui , brillait le noble nom ,
 Il a , messieurs , compté sur l'indulgence ;
 Epargnez-lui quelque dure leçon .

207763

FIN.